

Chomsky, Noam, *Guerre en Asie*, Hachette, Paris, 1971, 383 p.

Jean-René Chotard

Volume 4, Number 1-2, 1973

La sécurité européenne

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/700285ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/700285ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chotard, J.-R. (1973). Review of [Chomsky, Noam, *Guerre en Asie*, Hachette, Paris, 1971, 383 p.] *Études internationales*, 4(1-2), 182–183.
<https://doi.org/10.7202/700285ar>

LIVRES

1. COMPTES RENDUS

CHOMSKY, Noam, *Guerre en Asie*, Hachette, Paris, 1971, 383p.

Paru en 1971, l'ouvrage de Chomsky présente une analyse qui, malgré les développements militaires et diplomatiques de 1972, demeure extrêmement actuelle. Tout en centrant son étude sur la guerre du Viêt-nam, l'auteur se situe dans le contexte plus large de l'Asie du Sud-Est. Rappelant les recherches de Kolko, il brosse la perspective de l'expansion américaine qui vise, selon les pays du Tiers-Monde, ou bien à maintenir le sous-développement, ou bien à promouvoir un développement partiel, orienté selon les besoins du capitalisme occidental, capitalisme lui-même contrôlé par les États-Unis. Dans cette entreprise, les Américains se sont heurtés aux pays socialistes qui se proposaient un développement de leur économie nationale dans l'indépendance vis-à-vis des États-Unis. Chomsky pense que l'anticommunisme d'après-guerre, par-delà les arguments idéologiques, constitue une mobilisation des énergies du monde occidental pour enrayer les progrès du socialisme et ainsi assurer la mainmise des États-Unis sur l'essentiel des ressources économiques mondiales.

La stratégie américaine, vis-à-vis de l'Asie, s'est fondée sur l'essor économique d'un Japon dépendant et sur le *containment* des forces révolutionnaires, surtout après la victoire des communistes en Chine. Les changements d'équipes à Washington n'ont pas altéré cette ligne générale. L'auteur se penche plus précisément sur le cas de l'Indochine, il consacre au Laos, au Cambodge et surtout aux deux Viêt-nams des études très documentées. La guerre y a été fondée sur deux principes : contrôle des populations et, dans les zones d'accès difficile, destructions matérielles massives.

L'actuel engagement américain constitue une réponse stratégique aux principes de la guerre populaire de Mao Tsé-toung, selon lesquels le combattant révolutionnaire s'appuie sur le peuple des campagnes. Dans cette lutte, les Viêt-congs se cachent, se fournissent en

vivres et assurent une action politique au sein même des populations. L'état-major du Pentagone a mis au point une politique de déplacement et de regroupement des paysans dans des camps ou à la périphérie des villes. Il devient alors possible de les surveiller étroitement et de les empêcher d'aider les combattants F.N.L. Les Américains ont utilisé deux tactiques pour déplacer ces populations, soit le transfert par la force, soit des bombardements systématiques contraignant les habitants d'une région à gagner au plus vite les villes que contrôle l'appareil policier du gouvernement de Saïgon. Semblable stratégie qui livre à la puissance de feu américaine, sans aucune restriction, de vastes espaces, implique la destruction d'objectifs civils, telles ces villes du Laos totalement détruites par les Forces aériennes des États-Unis.

La guerre technologique, mise au point à l'époque de Westmoreland, est le complément de ce plan et permet, tout en réduisant l'engagement direct des troupes américaines, d'éliminer physiquement et à distance toutes les cibles réputées communistes. Cette nouvelle forme de lutte entraîne deux conséquences. Tout d'abord, le Viêt-nam du Nord devient la seule zone possible d'approvisionnement pour les Viêt-congs, ce qui accroît l'importance politique de ce petit pays, ensuite, malgré leur grande capacité de destruction, les Américains sont contraints d'envisager une guerre très longue s'ils veulent la gagner en désorganisant toutes les structures sociales, familiales et mentales des Vietnamiens du Sud regroupés dans les villes ou les camps. L'auteur aboutit donc à une conclusion très pessimiste.

Il signale cependant l'impact de cette guerre sur les États-Unis où elle révèle une faille dans le système et contribue à aggraver les diverses tensions inhérentes à la société américaine. Même si, selon Chomsky, la presse pratique dans la diffusion des nouvelles une autocensure, même si l'opinion publique ne se pose pas les questions fondamentales sur le sens de la guerre et de l'engagement militaire, il n'y a plus

unanimité quant à la poursuite des hostilités. Évoquant le tribunal Russel de Stockholm sur les crimes de guerre américains, l'auteur pense que la population, aux États-Unis même, « n'est pas ébranlée par le caractère monstrueux de ce conflit », mais qu'elle juge trop élevé le coût d'une victoire militaire continuellement rejetée dans le futur. C'est ce coût humain et matériel très lourd qui divise « faucons » et « colombes ».

Pour Chomsky, résolument pacifiste, le mouvement de la paix, dont la force a crû depuis 1965, constitue le moyen adéquat pour sensibiliser l'opinion publique en Amérique du Nord. Ainsi il pourra être apporté à la guerre, une résolution pacifique, et aux souffrances des Vietnamiens, un terme. Nourrissant peu d'illusions sur une issue militaire du conflit, l'auteur exprime, en revanche, un optimisme modéré sur le développement aux États-Unis d'une force qui puisse produire la paix à l'extérieur et une rénovation politique à l'intérieur.

Jean-René CHOTARD

Histoire,
Université de Sherbrooke

MACCIOCCHI, A., *Daily Life in Revolutionary China*, Monthly Review Press, New York, 1972, 506p.

Dans l'abondante littérature que des auteurs occidentaux ont consacré à la Chine durant ces dernières années, le livre de Macciocchi constitue un cas particulier et fort intéressant. Depuis la rupture entre la Chine et l'URSS, c'est le premier livre rédigé au terme d'un voyage dans le pays-même, par un membre d'un parti communiste européen. Sans doute n'est-ce pas un hasard si cette primeur revient à une journaliste du parti le plus dynamique et aussi le plus indépendant de la gauche européenne: le parti communiste italien.

L'auteur, journaliste à l'*Unità*, situe d'emblée son propos sur le terrain politique. Aussi, les 500 pages de l'ouvrage constituent-elles moins un itinéraire dans le pays qu'une incursion à travers les instances politiques qui encadrent la population. Certes, nous y apprenons quel est le budget d'une famille populaire et comment s'élabore le menu quotidien. Un paragraphe touche même à la Chinoise et

l'amour, mais l'objet du livre évite les études de mœurs quand ce ne sont pas des mœurs politiques.

Voyageant à la fin de 1970, Macciocchi étudie la Chine au sortir de la révolution culturelle. Par-delà les nécessités politiques et les conflits de tendances, l'auteur voit l'origine de ce phénomène dans la ligne que Mao Tsé-toung a établie depuis longtemps. Selon cette orientation la révolution ne se limite pas à stabiliser la victoire politique de 1949. Pour l'auteur, la remise en question des cadres du parti fut possible parce que le président bénéficiait de deux appuis, celui, implicite, des paysans, celui, actif, de l'armée dont les hommes sont étroitement liés au parti. La révolution culturelle se développe alors à travers le pays, provoquant parfois, comme à Chang-hai, des affrontements assez graves. Elle se caractérise par deux modalités essentielles chères à Mao. Tout d'abord, la libre discussion à l'intérieur du parti, celle-ci doit permettre, dans le cadre d'un affrontement dialectique, de résoudre les contradictions qui se sont développées. Ainsi pourra être éliminée la tendance révisionniste. La seconde modalité tient dans le dynamisme révolutionnaire des masses populaires. Il leur revient la faculté d'éliminer tout ce qui est contraire à la dictature du prolétariat.

Après quelques années d'agitation, il apparaît, au plan politique, des résultats tangibles. Le IX^e congrès du parti, tenu en avril 1969 les entérine. Il y est mis un terme au processus de création d'une classe de bureaucrates et de cadres coupés de la population. Tous les membres des états-majors politiques devront effectuer des périodes de travail manuel et ainsi garder contact avec des milieux qu'ils considéraient auparavant comme inférieurs.

Mais les masses chinoises n'ont pas séparé action politique et travail productif. Le refus de la ligne politique de Liu Shao-chi se double d'un second refus d'ordre économique. Le chef de l'État envisageait un modèle de développement conforme à celui de l'URSS, avec, importations de techniques étrangères. Mao fait triompher une ligne opposée qui est celle d'une diffusion des industries sur tout le territoire doublée d'une utilisation de tous les procédés traditionnels. C'est l'application du slogan: « Ne comptons que sur nos propres moyens. »